



Hebdomadaire
T.M. : 511 913

☎ : 01 44 88 34 34
L.M. : 2 641 000

NOUVEL OBSERVATEUR

JEUDI 7 JUIN 2007

« Made in Jamaica »

Enfin le grand film sur le

REGGAE !



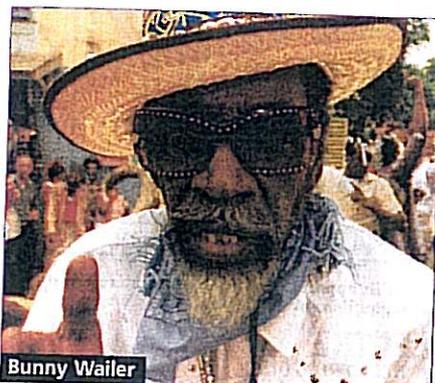
DK

Trente ans après avoir tourné en Jamaïque, Jérôme Laperrousaz y est revenu pour réaliser un nouveau documentaire dont Wim Wenders dit que c'est « un chef-d'œuvre ». Rencontre

Dans le port de Kingston, sur un de ces bateaux de croisière qui sillonnent la mer des Caraïbes, une *dancehall party* bat son plein. Micro en main, Lady Saw et Bounty Killer, deux des stars du ragga, cette version jamaïcaine du rap, s'affrontent, noyés dans une marée de fêtards déchaînés. Parmi eux, Gerald Levy, alias Bogle, le plus grand danseur de l'île, inventeur d'un pas célèbre qui porte son nom. Soudain, sur un écran de télé, un flash télévisé annonce son meurtre, survenu trois jours plus tard après une embrouille à la sortie d'une discothèque. Suivent les images des représailles – une maison incendiée – à l'égard de la bande suspectée du meurtre par les amis de Bogle. La réalité vient de happer le film de Jérôme Laperrousaz. « Made in Jamaica » démarre fort. Il ne vous lâchera plus. Si vous voulez comprendre ce qu'est une musique populaire, sa puissance et son rôle dans une société postcoloniale comme la Jamaïque ; comment des chansons (heureu-

sivement toutes sous-titrées en français, c'est capital) peuvent, mieux que n'importe quelle thèse de sociologie, traduire les souffrances, les espoirs, les impasses, les révoltes et l'énergie de tout un peuple, il faut absolument voir « Made in Jamaica ».

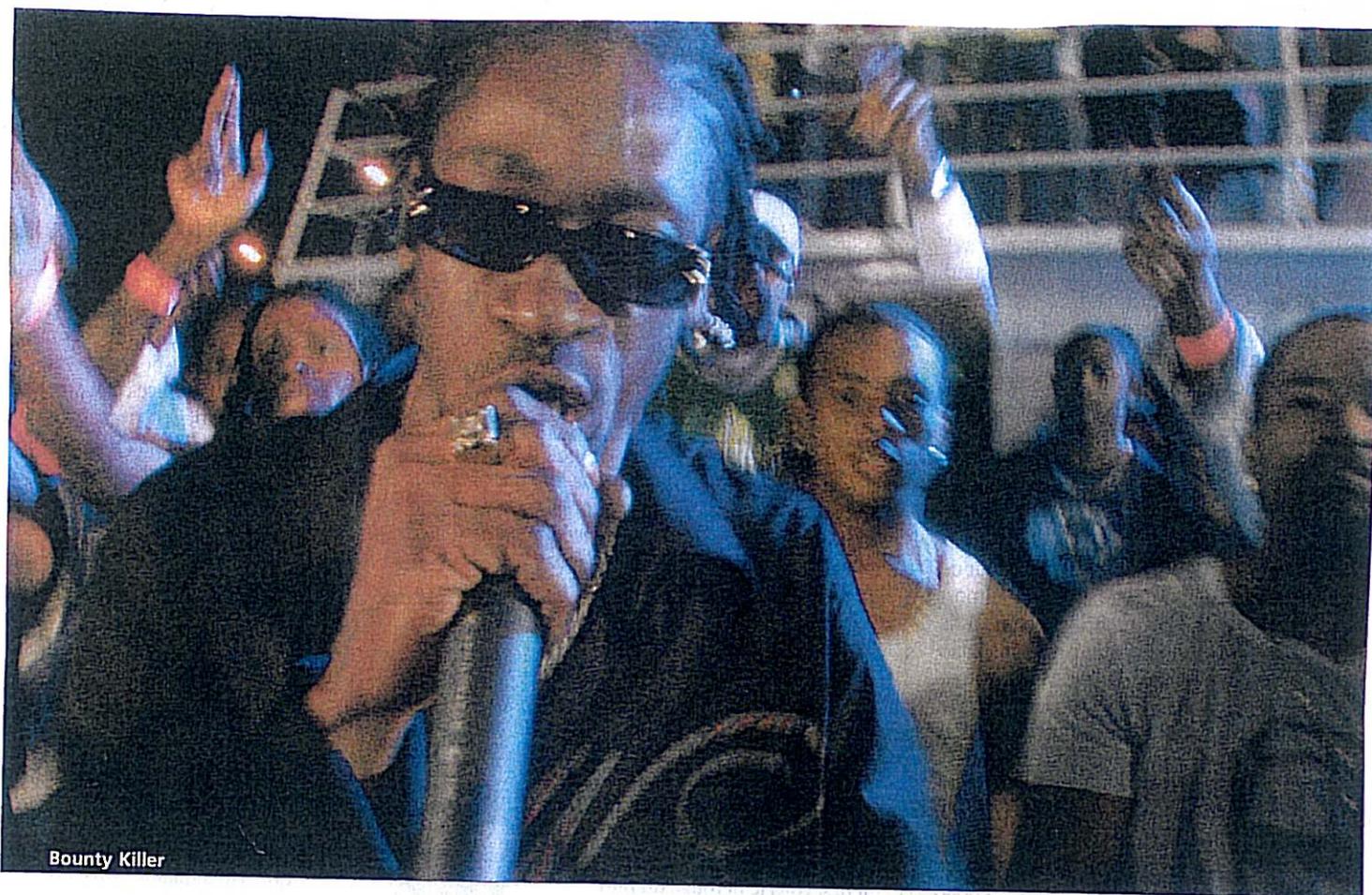
Coupe. Scène de concert à Amsterdam. Elephant Man, zébulon teint en blond, se déchaine : « Sortez vos flingues, brandissez-les. En l'air ! En l'air ! Amsterdam ! Déconnez pas



Bunny Wailer

avec les gangsters, ils vous tueront avec leurs armes. (...) Tous ensemble : « Morts par balles ! » Ils se disent durs, mais ce sont des cons ! » Bienvenue dans le monde du dancehall (un mot courant qui depuis toujours désigne les dancings, et qui est peu à peu devenu un synonyme de ragga pour les jeunes générations), miroir cruel de la folie meurtrière qui décime l'île. Bounty Killer, le bien nommé, en rajoutera dans ce registre : « Provoquez pas le seigneur de la guerre ! / Une balle peut réduire un trou du cul en poussière / Une balle peut envoyer un con au cimetière / Killer ne quitte jamais son chrome / Mon flingue et moi on couvre toute la zone. »

Vient, en contrepoint, une des scènes les plus touchantes du film. Une petite foule suit un convoi funéraire quand, comme dans une hallucination, apparaît Gregory Isaacs, le crooner de l'île, accompagné par Sly Dunbar et Robbie Shakespeare. Admirablement filmé, Isaacs, nimbé d'une lumière irréelle, chante « Kingston 14 », un reggae bouleversant sur lequel plane l'insondable



Bounty Killer

mélancolie du blues. Le corps alourdi par l'âge, le visage marqué par les épreuves (ce *bad boy* à la voix de miel a tout connu : la drogue, les armes, la prison...), Isaacs se remémore sa jeunesse, les amis disparus, toutes ces vies effacées en un éclair et résumées en une ligne : « *Le samedi, c'était carnaval / Le dimanche, les funérailles...* » L'omniprésence des armes, de la mort, le sexisme le plus cru choqueront : « *Je sais*, reconnaît Jérôme Laperrousaz, *mais en Jamaïque tout est hors de proportion, la pulsion de vie comme la pulsion de mort.* » Les femmes, leur révolte, leur humour dévastateur, leur incroyable force (la « rappeuse » Lady Saw et la chanteuse Tanya Stephens, qui avec une belle santé retournent contre les hommes leur sexisme, sont absolument formidables) illuminent ce film, qui prend ainsi en compte un des bouleversements majeurs sur l'île, la révolution féministe en cours dans les tréfonds de la société.

Au dernier Festival de Toronto où le film était présenté pour la première fois, la communauté jamaïquaine locale l'a ovationné. « *Ils se sont reconnus dans le regard que j'ai porté sur leur pays. Je ne pouvais rêver plus belle récompense* », confie Jérôme Laperrousaz. Qu'un Français, auteur d'un film culte pour tous les motards du monde comme « *Continental Circus* » (1972), ait pu rendre compte avec autant de justesse de cet univers

spécifique n'étonnera que ceux qui ont oublié le trajet de ce cinéaste, qui fit ses débuts à « Bouton rouge » (la première émission de rock de la télé) : « *J'aimais le rock mais quand le reggae a émergé, j'ai tout de suite vu que c'était une sorte de chant de révolte, un média que des gens utilisaient pour raconter leur vie, et ce qui se passait autour d'eux. Vers 1977, je devais faire un film sur Bob Marley, que Chris Blackwell [le patron d'Island Records, la maison qui a imposé Marley] devait produire. Les choses ont pris du retard, et nous avons décidé qu'en attendant je filmerais Third World, le groupe préféré de Blackwell. J'ai donc fait "Prisoner in the Street", qui est*



Elephant Man

allé à Cannes en 1980 où il a été très bien reçu. »

A cette époque, Jérôme Laperrousaz noue des amitiés qui, trente ans plus tard, durent toujours, notamment avec les musiciens de Third World qui ont sérieusement facilité le tournage de « *Made in Jamaica* » : « *Les gens savaient ce que j'avais fait, que je n'étais pas un de ces opportunistes qui viennent juste piquer quelques images et repartent...* » Quand il évoque Third World, Bunny Wailer ou Capleton, le réalisateur parle de ses « acteurs » : « *J'y tiens. "Made in Jamaica" n'est pas un simple documentaire, c'est un film mis en scène dans les moindres détails, comme la scène des funérailles qui est entièrement reconstituée. J'ai fait mon casting exactement comme pour un film de*

Un CD de McCartney Eloge du divorce

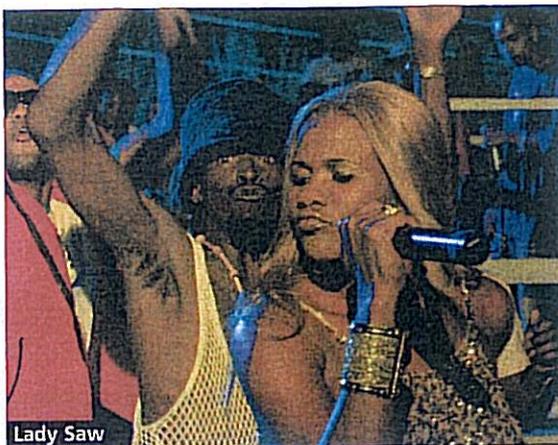
Dans le divorce titanesque qui les déchire, Heather Mills et Paul McCartney semblent opter pour une stratégie bien distincte. Le top model unijambiste se donne en spectacle dans l'émission de télé-réalité américaine « Dancing With The Stars », où, malgré sa prothèse, elle obtient un score honorable en mambo. Spectacle émouvant d'une femme courageuse, bien fait pour effacer sa réputation de vénalité et lui gagner les cœurs. Quant à Paul McCartney, il use, pour subjuguier l'opinion planétaire, d'un tour de sa façon. Il publie « Memory Almost Full » : un disque brillantissime, une caverne d'Ali Baba de petites mélodies à faire trépigner d'envie Mika (la nouvelle coqueluche d'Angleterre). Un CD qui ressemble fort au chef-d'œuvre d'un vieux maître.

Madame réclame 60 millions de dollars à Monsieur, l'accuse d'ivrognerie, de maltraitance, lui dispute la garde de Beatrice, leur petite fille de 4 ans ? Classe et matois, Monsieur lui répond par une chanson, « Gratitude », où ce mot éclate dix-neuf fois, avec la perversité d'une bombe à sous-munitions : « Je suis tellement reconnaissant pour tout ce que tu m'as donné. Comment expliquer ce que signifie ton amour pour moi ? » Et comme si l'ironie ne suffisait pas, il joue de la mandoline sur le premier titre, « Dance Tonight » : « Chaque fois que je chantais ce morceau dans la cuisine, ma petite fille courait vers moi et commençait à danser », confie habilement McCartney, dans sa présentation du disque, sans qu'on sache s'il s'adresse à la presse ou à un juge aux affaires familiales.

Gorgé de souvenirs, d'impressions de Liverpool, d'autobus disparus et de ferry fantômes, « Memory Almost Full » sonne comme un pop requiem, où l'allégresse des musiques vient sans cesse balancer la mélancolie des paroles, où l'acrobate McCartney joue de la basse comme un funambule à quatre cordes. Vive le divorce. ■

Fabrice Pliskin

« Memory Almost Full », CD Mercury.



Lady Saw

fiction. Simplement, je suis parti de gens que je connaissais déjà très bien. Ces musiciens, je les ai choisis parce qu'ils me touchaient ou qu'ils étaient porteurs de quelque chose de particulier que je voulais voir à l'écran.

Si je schématise énormément, je dirais qu'en Jamaïque on a parfois l'impression d'être dans une BD, avec des personnages extrêmement stylisés, et qui d'ailleurs se stylisent eux-mêmes en fonction de ce qu'ils chantent. »

Les chansons, et leurs auteurs, voilà le fil rouge du film. A travers elles, on devine ce qui sépare apparemment la génération des « anciens » de la nouvelle génération. Si les Toots, Gregory Isaacs, Beres Hammond ou Bunny Wailer (le dernier survivant des Wailers, cette sainte trinité reggae, depuis les disparitions de Bob Marley et Peter Tosh) portent dans leur somptueuse musique l'empreinte de la soul et du Mouvement pour les Droits civiques américain des années 1960, celle des jeunes caïds du dancehall est irrésistiblement aimantée par le culte des armes à feu et l'hédonisme sexiste du gangsta rap, exception faite pour les chanteurs « conscients » néorastas comme le très impressionnant Capleton, qui crève littéralement l'écran. Mais, fait remarquer

Capleton



chevilles, on essayait de les briser. Mais aujourd'hui, ces chaînes ont pris la forme de pistolets qui ont été mis à la ceinture de chaque Africain descendant d'esclaves ! » Du policier au jeune voyou du ghetto.



Gregory Isaacs

Bunny Wailer aurait-il lu le « Discours de la servitude volontaire », de La Boétie ? Pas sûr, mais il ferait un bon prof de sciences politiques. On voit mal comment désormais on pourra parler de la musique jamaïcaine sans évoquer le travail de Jérôme Laperrousaz. C'est en tout cas l'avis de Wim Wenders, fan absolu du film, qui faxait récemment à son auteur ces quelques lignes : « *Made in Jamaica* » est un véritable chef-d'œuvre, je l'ai déjà vu trois fois.

Ce film est la référence ultime sur le reggae. Un pur diamant. »

Quand un orfèvre parle d'or, on l'écoute, non ?

BERNARD LOUPIAS

Le film : « *Made in Jamaica* », par Jérôme Laperrousaz, en salles le 13 juin.

CD : « *Made in Jamaica. Reggae. Vol. 1* » et « *Made in Jamaica. Dancehall. Vol. 2* » (Le Son du Maquis/Harmonia Mundi).

De sons et de sang

«Made in Jamaica» montre une île gouvernée par la musique et les armes, avec les stars du reggae et du dancehall.

Made in Jamaica

Documentaire de Jérôme Laperrousaz, avec Elephant Man, Lady Saw, Bounty Killer, Bunny Wailer, Gregory Isaacs... 1h50.

Trois femmes dansent devant un cerueil, un rasta bondit sur l'autel. On enterre une icône de la culture dancehall, la version moderne du reggae, qui rythme le quotidien des Jamaïcains depuis quinze ans, avec un tempo irrésistible, des paroles outrancières, racontant les violences, les ébats sexuels des uns et des autres. Gerald Levy dit Bogle, d'après le nom du rythme et de la danse qu'il a créés, a été tué à la sortie d'une boîte... à cause d'un combat de coqs. Un *bad boy*, ce Bogle, un punk qui portait collier de chien et manteau long cache-poussière. Sa chorégraphie emblématique, que les jeunes Jamaïcains répètent en boîte et en *soundsystem* le week-end,

Jouir, tchatcher, chanter, rouler des mécaniques, brandir son arme, secouer son derrière : c'est la Jamaïque.

le montre moulinant les bras dans le vide avec trois doigts tendus en l'air qui simulent le port d'arme à feu: «*Bogle n'a jamais été ennuyeux, à l'image de ses funérailles*», dit un commentateur télé à son enterrement.

Epoustouflant. Pulsions de vie, pulsions de mort. Jouir, danser, tchatcher, chanter, rouler des mécaniques, brandir son arme, secouer son derrière, prier, fumer son herbe: c'est la Jamaïque. C'est ce que raconte en tout cas *Made in Jamaica*, le film de Jérôme Laperrousaz qui revient dans l'île des Caraïbes et notamment à Kingston, «800 000 habitants, 300 studios d'enregistrement». Près de trente ans après son premier film sur le reggae, *Prisonniers in the Street*, *Third World*, encensé à Cannes en 1980. Deux jours avant sa mort, Bogle participait à la première journée de tournage de *Made in Jamaica*, qui débute par l'af-

frontement entre deux autres stars du dancehall: Lady Saw «une *Simone Veil funky*» dit Laperrousaz, et Bounty Killer, autoproclamé «*Seigneur de guerre*». Pour les besoins de l'histoire, Bogle semble avoir été tué le soir même. La première scène est époustouflante, plante le décor, chargé de violence latente, de sensualité, symbolisée par une danseuse qu'on ne quitte pas de tout le film, la féline Nadine.

Impressionnant. Si *Made in Jamaica* est, à l'instar d'un *Buenavista Social Club*, un documentaire musical et reprend le cours de l'histoire de la musique jamaïcaine depuis la mort de Bob Marley, il a été tourné comme une fiction, ou plutôt une comédie musicale, car ce sont les chansons qui servent de charpente. Les acteurs sont des vedettes du reggae et du dancehall qui perpétuent l'héritage de Marley. Le casting est impressionnant: Bunny Wailer, Toots and the Maytals, Third World, Gregory Isaacs, Beres Hammond, Robbie and Sly, Elephant Man, Bounty Killer, Capleton, Vybz Kartel, Lady Saw, Tanya Stephen.

Le cinéaste amis en scène tous les musiciens, s'appuyant sur leurs chansons pour raconter la Jamaïque d'aujourd'hui, avec l'obsession de vouloir dé mêler les contradictions de cette île enfoncée dans la violence depuis son indépendance: «*Depuis le début des années 70, explique-t-il, les deux partis, le JLP et le PNP, arment les jeunes dans les quartiers pour qu'ils incitent les habitants à aller voter encore un peu plus vite. Mais la montée des violences est telle qu'il est devenu compliqué de tourner là-bas. Des artistes ont même peur d'aller dans certains quartiers, même s'ils essaient au maximum de ne pas prendre position pour tel ou tel parti, il se peut qu'une de leurs chansons ait été choisie à un moment par l'un de ceux-là. Gregory Isaacs craignait, par exemple, d'aller à Admiral Town.*» Il joue quand même Kingston 14 en pleine rue

devant un cortège funèbre, histoire de garder en mémoire, comme le dit la chanson, que, si «samedi, c'est carnaval, dimanche, c'est funérailles».

Depuis *The Harder They Come* (1972) et *Rockers* (1978), peu de films ont utilisé les extérieurs de la Jamaïque ou la richesse de sa culture musicale à part un insignifiant *Dancehall Queen* en 1997. Les producteurs sont frileux. Sur le tournage de *Made in Jamaica*, le neveu de Robbie Shakespeare, qui assurait sa protection, n'a pu venir au cinquième jour de tournage, il s'était fait descendre la veille. Joseph Current, un des artistes et personnages du film, poète héritier de Linton Kwesi Johnson, a pris une balle. «Kingston est très violente, commente Lady Saw, de passage à Paris pour la promotion du film. *Moi, j'habite à la campagne, dans les montagnes, je suis moins exposée. Si Bounty Killer se mettait à clamer "Oh, je suis un chrétien, j'ai été bien élevé, dans une bonne famille, avec de bons parents catholiques", il mentirait. Nous ne mentionnons pas dans nos chansons, nous parlons de ce que nous connaissons.*»

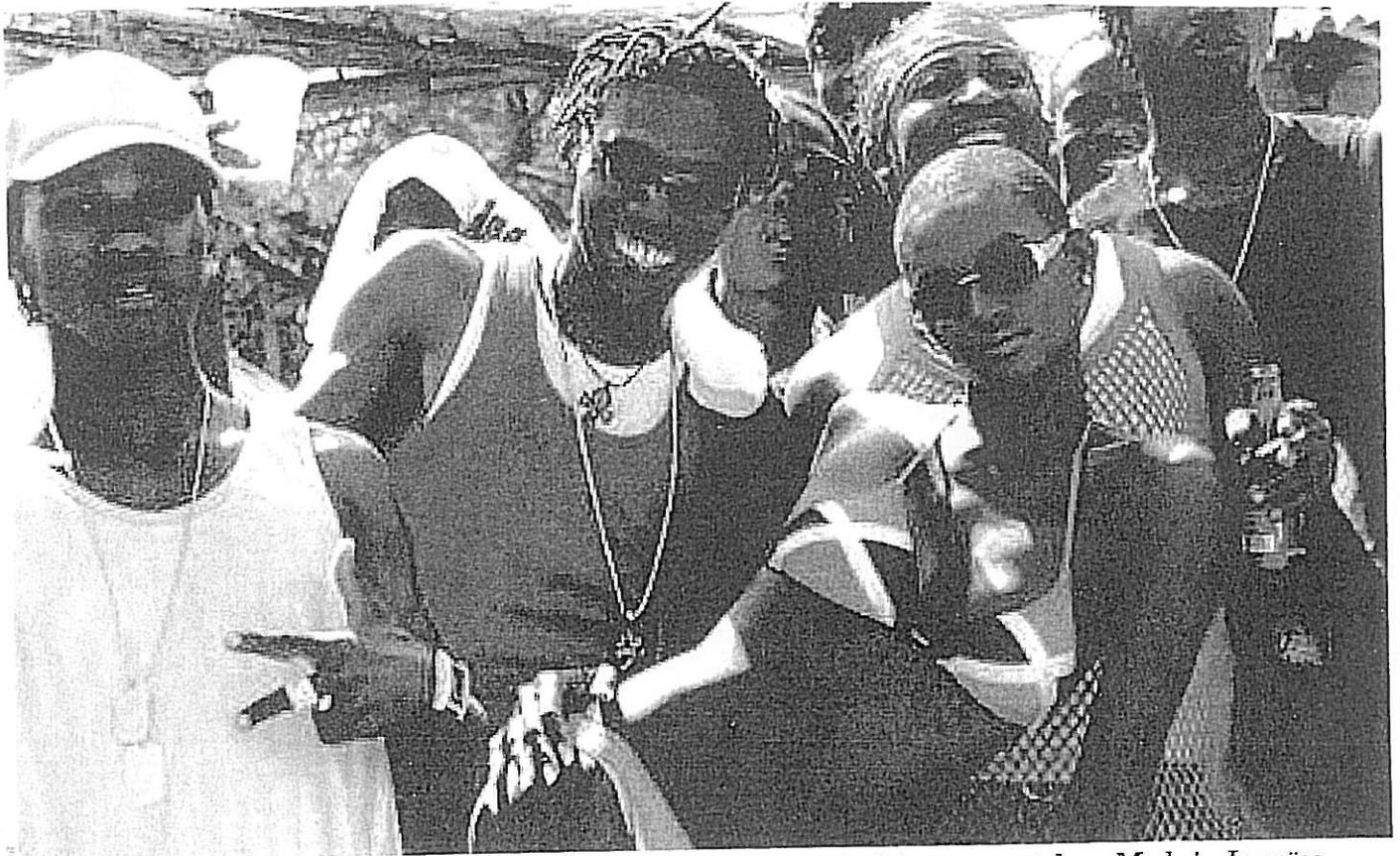
Rasta papy. Les anciens remettent en perspective les chansons à vif des plus jeunes. Ainsi Bunny Wailer, qui dit se sentir bien seul depuis la mort de Peter Tosh et de Bob Marley, explique aussi avec sa poésie la fascination pour les armes, appuyé par la chanson *400 Years*: «*Avant, nous portions nos chaînes aux poignets, aux chevilles. Elles étaient visibles, mais au moins on pouvait les briser. Aujourd'hui, c'est comme si elles avaient fondu chez un forgeron et qu'on les avait transformées en armes. On les porte aujourd'hui à nos tailles.*» Plus loin, le rasta papy, habillé en cow-boy, reprend le classique de Bob Marley *I Shot the Sheriff*. Pendant tout le film, le réalisateur

joue presque au *selecta* (DJ du *sound system*), passant d'une scène à l'autre comme un DJ avec ses platines, zappant dès qu'une situation devient trop chaude. Quand Elephant Man, sorte de personnage de BD, évoque Bob Marley, il le montre provoquant des jeunes

femmes de son public: «*Vas-y, chope mon anaconda!*» Omniprésent dans le film, le sexe est utilisé comme une arme d'émancipation pour Lady Saw qui vante les mérites de son vagin. *Made in Jamaica* offre aussi des pages de respiration: un chant d'amour de-

vant un paquebot échoué sur une plage, une maison de maître autrefois interdite. En plus de réconcilier deux générations de fans de reggae, ce film plongera les novices dans un univers complexe et passionnant. ◀

Stéphanie Binet



Vybz Kartel (en débardeur bleu) et **Nadine**, deux figures du dancehall intervenant dans *Made in Jamaica*.